

## Les gâteaux de chien

Mini scandale dans la famille un jour de Noël. Ma cousine arriva en courant et dit à sa mère devant tout le monde : « Maman, pourquoi tu nous fais manger des gâteaux pour chien ? » Ma tante gênée répliqua aussitôt : « Mais voyons, Charlotte, qu'est-ce que tu racontes ? Personne ne te fait manger des gâteaux pour chien. » Charlotte ouvrit la main et déposa sur la table quelques petits gâteaux secs. « Et ça ! cria-t-elle. — Voyons Charlotte, calme-toi, dit ma tante de plus en plus gênée... Et qu'est-ce que tu racontes ? C'est ça que tu appelles des gâteaux pour chien ? — David m'a dit qu'ils ne les mangeaient pas, ils les achetaient uniquement pour le chien. » Ma tante était cramoisie. Pour cacher sa gêne, elle prit un petit gâteau et le porta à sa bouche. « Nous, on les trouve très bons ces petits gâteaux. On n'est peut-être pas aussi difficile que certains... J'aime bien en tremper deux ou trois dans mon café. »

Un autre de mes oncles prit à son tour un petit gâteau et le porta à sa bouche. Il dit en souriant : « C'est vrai qu'ils sont un peu durs, on dirait des petits cailloux, mais si on les trempe assez longtemps, ils doivent certainement être bons. » Ulysse, notre chien, s'approcha. Mon oncle lui tendit un petit gâteau qu'il avala presque aussitôt, attendant déjà qu'on lui en donne un deuxième. « Non, il ne faut pas lui donner comme ça, dis-je en m'avançant. Je vais te montrer comment il faut faire. » Mon oncle me donna le gâteau qu'il avait dans la main. J'étais heureux et fier. J'allais montrer à tout le monde ce qu'Ulysse savait faire. « Chut ! Taisez-vous, dis-je, il ne faut pas faire de bruit... Ulysse, assieds-toi ! » Ulysse s'assit. « Donne la patte Ulysse ! » Je tendis la main, paume ouverte, et Ulysse s'empressa d'y mettre la patte. Je pris un petit gâteau et le posai sur son nez. « Bouge pas, Ulysse ! Bouge pas ! » Puis j'enlevai prudemment la main, et immédiatement, d'un mouvement de tête, Ulysse fit sauter légèrement le gâteau et le happa d'un coup. « Impressionnant ! dit mon oncle. Je peux essayer ? — Si tu veux, mais il faut faire attention. Il faut enlever très vite ta main une fois que tu as posé le gâteau sur son nez, sinon il risque de te mordre, d'attraper tes doigts avec le gâteau. » Et effectivement, c'est ce qui arriva. Mon oncle avait à peine retiré ses doigts que la mâchoire d'Ulysse claqua. Heureusement, la morsure n'était pas profonde. « Voilà ce qu'il fait au lieu de faire ses devoirs ! dit alors mon père. — Tu as mis longtemps à lui apprendre ce tour ? demanda mon oncle. — Non, non, répondis-je, pas trop ! » C'est alors que ma petite sœur intervint. « C'est pas vrai, David a

mis longtemps à lui apprendre, parce qu'au début Ulysse baissait tout le temps la tête pour faire tomber le gâteau, puis se dépêchait de le manger par terre. — Je m'en doutais bien que tu lui avais pas appris à faire ça du jour au lendemain, ajouta mon père. — Vous voulez voir quelque chose d'amusant ? » demandai-je alors à mon auditoire. Je pris un petit gâteau et fis semblant de le poser sur le nez du chien, tout en prenant bien soin d'appuyer fortement sur son nez avec mon index, pour qu'Ulysse soit bien sûr qu'une friandise y trônait, puis j'enlevai la main. La mâchoire du chien claqua dans le vide. Ulysse ne comprenant pas où était passée la friandise se mit à renifler le sol, puis à chercher partout sous la table. Il était tellement gourmand qu'il pouvait chercher pendant plusieurs minutes où était passé le petit gâteau. « Tu l'aimes bien ton chien, me dit alors une de mes tantes, mais tu ne peux pas t'empêcher de lui faire des misères ! — David l'embête tout le temps », ajouta ma petite sœur. Ma tante prit Élisabeth sur ses genoux et dit en souriant : « Raconte-nous un peu les méchancetés qu'il lui fait ! — Plein ! — Mais encore... — L'autre jour, David a attaché un petit gâteau à une ficelle et l'a passé sous la porte de la cuisine où Ulysse était avec maman. Dès qu'Ulysse voyait le gâteau, il s'approchait pour le prendre, mais David tirait sur la ficelle. Ulysse a fini par être tellement énervé qu'il a rongé le bas de la porte, et David s'est fait disputer. » Ma mère sourit et ajouta : « Elle est en admiration devant les conneries de son frère ! » Ce qui fit rire tout le monde.

L'oncle Albert, coincé derrière la table, le long du mur, dit alors en souriant : « Je goûterais bien moi aussi un de ces petits gâteaux ; ça ne peut pas être pire que ce qu'on mangeait pendant la guerre. » J'en lançai immédiatement un à l'oncle Albert, mais il ne réussit pas à l'attraper et il finit par terre. Mes cousins éclatèrent de rire. « David, on ne lance pas la nourriture, c'est tes parents qui t'ont élevé comme ça ? » dit une de mes tantes. Je ne répondis rien et fis le tour de la table jusqu'à l'oncle Albert. Je sortis alors une poignée de petits gâteaux de ma poche et dis à l'oncle Albert : « Tu veux choisir ? Ils sont tous différents. Regarde, sur celui-là, il est écrit "Bon voyage", sur celui-là "Je vous aime" et là "Soyez sage". » Une de mes petites cousines s'approcha de moi. « Tu en veux un ? Tu veux goûter ? » lui demandai-je en lui tendant un petit gâteau. Elle fit non de la tête et recula. Son père dit en souriant et en faisant une moue dédaigneuse : « Elle veut pas de gâteau de chien. Il faut dire que nous, nous ne connaissons pas les gâteaux de chien. Mais comme on va bientôt avoir un chien... — C'est pas bientôt fini vos imbécilités, dit alors ma tante, énervée. Je vous ai dit que ce n'étaient pas des gâteaux pour chien. On ne les a pas achetés dans une animalerie. On les trouve partout en grande surface dans le même rayon que les biscuits et autres gâteaux. »

L'oncle Albert en avait pris un et l'avait mis à tremper dans un verre de Grand Marnier. Il le récupéra avec une cuillère à dessert. « Gâteau de chien au Grand Marnier. Excellent ! s'exclama-t-il. — Je peux essayer ? demandai-je. — Tu n'es pas obligé de faire les mêmes conneries que les adultes ! me dit une de mes tantes. — Maman, je peux ? » Elle me fit oui de la tête. Je me versai un petit verre de Grand Marnier et y plongeai un petit gâteau. Dans une bonne humeur communicative, tous mes oncles firent de même et trinquèrent. Soudain Ulysse se mit à éternuer violemment et recracha quelque chose. « Qu'est-ce qu'il a ? demanda mon père. Qu'est-ce que vous lui avez donné à manger ? — C'est David, dit ma petite sœur, il lui a donné un gâteau qu'il avait mis à tremper dans son verre. — Décidément, tu n'en loupes vraiment pas une ! s'exclama mon père. Tu ne sais pas qu'on ne doit jamais donner d'alcool à un chien. Il ne le supporte pas. — Non, je ne savais pas, répondis-je en baissant la tête. — Allez bonhomme, c'est pas grave, dit mon grand-père, maintenant tu le sauras... Les gâteaux de chien au Grand Marnier, c'est uniquement pour les adultes ! » ajouta-t-il en me tapotant la tête et en souriant.

Si Ulysse avait recraché le petit gâteau imbibé de Grand Marnier, il n'en alla pas de même avec la bassine de friture. Un jour, alors que ma mère avait mis la bassine de friture à refroidir dans le jardin, au pied du mur de la véranda, cet idiot de chien la but presque entièrement et fut, c'est le cas de le dire, malade comme un chien, en réalité malade à en crever. Cette fois-là, on a d'ailleurs bien cru qu'il allait y passer. On l'emmena chez le vétérinaire qui lui fit une piqûre. Lui, d'ordinaire si gourmand, ne mangeait plus rien, il refusait toute nourriture. « Qu'est-ce qui a bien pu lui passer par la tête ? dit mon père. C'est quand même incroyable qu'il ait bu presque toute la bassine de friture !... Et toi, dit-il en s'adressant à ma mère, t'es pas maligne non plus de l'avoir mise à sa portée, tu sais bien qu'il mange tout ! — Je ne pouvais quand même pas deviner qu'il allait boire la bassine de friture, il ne l'avait encore jamais fait ! répondit ma mère. — C'est peut-être à cause des beignets, dit ma petite sœur. — Pourquoi tu dis ça ? demanda mon père. — Maman avait fait des beignets, mais Ulysse n'en a pas eu, car il avait mangé une chaussure. — Peut-être ! » dit ma mère.

Il me paraît nécessaire d'ouvrir ici une parenthèse, sinon le lecteur risque de ne pas comprendre. Ulysse était un cocker, mais pas un cocker ordinaire ; il avait été élevé comme un enfant, et je me suis souvent dit plus tard que dans sa tête il devait davantage se considérer comme un humain que comme un chien. Aussi

incroyable que cela puisse paraître, il mangeait souvent à table avec nous ; on lui mettait une assiette et une petite serviette autour du cou. Eh bien, quand il mangeait à table avec nous, si on lui donnait son riz habituel, il le refusait tout net : il voulait avoir dans son assiette la même chose que nous. En fait, si ma mémoire est bonne, il mangeait avec nous essentiellement quand mon père n'était pas là. On lui attachait souvent les oreilles avec une épingle à linge pour qu'elles ne trempent pas dans l'assiette, car il les avait particulièrement longues, comme tous les cockers d'ailleurs. Il est donc fort possible que, privé de beignets pour avoir mangé une chaussure, il n'ait pas accepté la punition et se soit en quelque sorte rabattu sur la bassine de friture pour en avoir son content.

En général, Ulysse avait droit à cinq ou six petits gâteaux secs en guise de dessert. Nous mangions tous dans la cuisine. Ma mère posait la gamelle du chien par terre, sur le carrelage. Au menu, riz et boulette de viande, sauf bien sûr, quand il avait la permission de manger à table avec nous. Ulysse devait attendre que nous ayons fini de manger pour avoir ses petits gâteaux, car ils se trouvaient dans une autre pièce, dans la salle de séjour, dans une belle boîte en fer située sur une des étagères du bar. Dès qu'Ulysse voyait que nous avions fini de manger, il courait dans la salle de séjour et s'asseyait au pied du bar. Si nous tardions à lui donner son dessert, il lui arrivait d'aboyer. Quand il avait fait une bêtise, comme un enfant, il n'avait pas droit à ses petits gâteaux. Et des bêtises, il en faisait, autant qu'un gosse ! Il aimait se balancer, se suspendre aux rideaux, et décrochait souvent la tringle. Il aimait nous imiter, faire comme nous. Il essayait toujours de monter sur la balançoire du jardin. Mais il était ridicule ; à califourchon sur la balançoire, il n'arrivait pas à avancer et s'est plus d'une fois coincé la quéquette. Nous savions qu'il s'était fait mal parce qu'après il se la léchait. Un jour, il reçut la planche en pleine tête. Cette expérience lui servit de leçon. Il comprit enfin que faire de la balançoire était réservé aux humains, et ne s'en approcha plus.

Le lendemain soir, après un jour et demi de jeûne. « On va faire une expérience, dit mon père en souriant. On va voir s'il est aussi malade qu'hier ? » Mon père alla chercher la grande boîte à gâteaux qui contenait ceux du chien. Ulysse était couché dans son panier, mais ne bougeait pas. Toutefois, en apercevant la boîte à gâteaux, il dressa l'oreille. Mon père sortit le gros sac d'un kilo et défit l'attache qui les empêchait de ramollir. Ulysse releva un peu la tête et remua légèrement la queue. En temps normal, il serait déjà au garde-à-vous, prêt à donner la patte. Mon père lui tendit un petit gâteau. Ulysse avança la tête, renifla le biscuit, mais ne le prit pas. « T'es encore bien malade, mon toutou ! — J'peux

essayer avec une madeleine au chocolat, il les adore ? demanda ma petite sœur. — Si tu veux », répondit ma mère. Ma sœur courut chercher une madeleine au chocolat et lui tendit. Il approcha le museau. « C'est quand même meilleur que les gâteaux de chien ! » dit alors mon père. Mais Ulysse ne la mangea pas. Ma petite sœur posa la madeleine sur le bord du panier et se mit à pleurer. « I' va pas mourir au moins ? dit-elle. — Mais non, ma puce, il ne va pas mourir, c'est juste qu'il est encore bien malade. — Et la piqûre que lui a faite le vétérinaire ? — C'était un vomitif ; c'est pourquoi il a vomi dans la cuisine cette nuit. Mais il va encore falloir attendre plusieurs jours avant qu'il aille mieux. — Alors, c'est sûr, il va pas mourir ? — Mais non, ma puce, il ne va pas mourir. »

Le panier du chien était situé à quelques mètres de la télévision. « Regarde, dit mon père à ma petite sœur, on dirait déjà qu'il va mieux. Tu as vu comme il regarde la grosse madeleine au chocolat ! » Et c'était vrai : Ulysse la dévorait des yeux. Toutefois, il n'y touchait pas, il se contentait de la regarder. Je m'approchai du panier en rampant sur le tapis. Je pris la madeleine entre mes doigts et fit semblant de mordre dedans, puis, sans réfléchir, j'en mangeai bel et bien un morceau. Ulysse aboya mollement, ça ne ressemblait à rien. « Qu'est-ce qui se passe ? demanda ma mère. Pourquoi est-ce qu'il gémit ? — C'est David, répondit ma petite sœur, il a mangé un bout de la madeleine. — T'es vraiment pas bien ! s'exclama mon père. Manger la madeleine du chien, t'as envie d'être malade ! » Je retournai m'asseoir dans mon fauteuil et laissai le chien tranquille. Au lieu de regarder la télévision, je regardais le chien. À un moment, j'étirai la jambe et fis semblant de me lever. Immédiatement, Ulysse se mit à gémir. Je cessai aussitôt de bouger. Ulysse ne me quittait pas des yeux. Il surveillait le moindre de mes mouvements. À un moment, jouant avec mes chaussons, j'en perdis un qui roula dans la direction du panier. — Je peux aller le chercher ? demandai-je. — Vas-y ! répondit mon père. Tu vas bien voir ce qu'il va faire ! — Vous pouvez pas laisser ce pauvre chien tranquille, dit ma mère... Et puis, on comprend rien au film si vous parlez sans arrêt ! » Je voulus m'approcher du panier, mais Ulysse se mit immédiatement à gronder et prit la madeleine dans sa gueule. « Il est malade à en crever, mais il est foutu de quand même l'avalier ! s'exclama ma mère. Laisse ton chausson où il est ! Tu le récupéreras après le film ! »

Le lendemain, Ulysse consentit à manger une grosse madeleine au chocolat, mais ne toucha pas à ses petits gâteaux, ni à sa gamelle de riz. « Je peux lui en donner une autre ? demanda ma petite sœur. — Juste une, répondit ma mère ; on ne va quand même pas le nourrir aux madeleines ! »

